

avec non moins de force sa mission divine, partant sa divinité. Or, s'il ne nous est pas donné de partager sa vertu prophétique et sa souveraineté sur la nature, nous pourrions du moins approcher dans une certaine mesure des qualités qui distinguent son cœur adorable. Nous aussi, nous devons renoncer à nous-mêmes, nous dévouer pour nos frères, dilater nos cœurs par la charité. Si Dieu n'exige pas de nous l'héroïsme de l'abnégation, du dévouement et du sacrifice, il nous appelle tous à devenir doux et humbles de cœur, à conserver notre âme exempte de toute souillure, à consacrer notre temps et nos efforts au bonheur de l'humanité; et alors on pourra répéter de chacun de nous ce que l'apôtre Saint Pierre disait du divin Maître : *Transiit benefaciendo*, « Il a passé en faisant le bien ».

SIXIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE SOCIAL

Messieurs,

Jésus-Christ a été divinement grand par le cœur, parce que son cœur était doué d'une force d'abnégation divine, d'une force de dévouement divine, et d'une force d'expansion ou de dilatation également divine. Conséquemment, sa puissance morale, non moins que sa vertu prophétique et sa souveraineté sur la nature, prouve sa mission divine et, par suite, sa divinité. Mais l'activité humaine ne s'arrête ni au foyer de la conscience, ni à la sphère de l'intelligence; après s'être librement jouée dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, elle se produit sur un théâtre

moins rapproché et plus étendu, pour se déployer au sein de la société. Car l'homme n'est pas un être relégué dans le silence de sa pensée et dans la solitude de son cœur; par ses besoins comme par ses tendances, il se met en rapport, il vit en contact avec ses semblables; et, par suite, il agit sur eux de même qu'ils réagissent sur lui. Tout homme, fût-il placé au dernier aussi bien qu'au premier rang de la société, est appelé à exercer autour de lui, dans la mesure qui lui convient, une action déterminée : en d'autres termes, tout homme possède une puissance sociale; car toute action suppose une force capable de la produire. Plus cette puissance sera vaste et forte, plus cet homme sera grand. Donc, si Jésus-Christ a été divinement grand dans l'ordre social, comme il l'a été dans l'ordre moral, il faut que son activité présente, de part et d'autre, le caractère d'une force divine. Eh bien, Jésus-Christ a-t-il agi en Dieu dans l'ordre social? La réponse à cette question fera tout le sujet de notre conférence.

Quel est, Messieurs, le terme le plus élevé de toute puissance humaine et en particu-

lier de la puissance sociale? Assurément ce qui la rapproche le plus de la puissance divine. Or, Dieu ne saurait poser hors de lui un plus grand acte que ce que je vais dire. Il peut faire toutes choses de rien, et, par là, il aura manifesté son pouvoir de la manière la plus éclatante et la plus souveraine. Car quel autre acte de puissance serait supérieur à l'acte de créer? Serait-ce l'acte de conserver ou l'acte de détruire? Mais l'un et l'autre supposent le premier, ils en dépendent, et, par suite de cette dépendance logique, l'acte de conserver et l'acte de détruire sont inférieurs à l'acte de créer. Donc la force créatrice est la plus haute manifestation de la puissance divine. Eh bien, l'homme est-il en possession de cet attribut souverain? Non, l'expérience et le sens commun vous diront que l'homme est incapable de créer, dans le sens propre du mot. Mais, s'il est impuissant à créer, n'a-t-il pas, du moins, quelque force qui se rapproche de cette énergie suprême? Ne peut-il point prendre une chose pour fondement, en poser une autre par dessus, couronner les deux premières par une troisième et dire ainsi à ce qui était par terre :

Tiens-toi debout; et à ce qui était en repos : Marche? Oui, l'homme le peut; et ce pouvoir de jeter un fondement, d'établir un édifice sur ce fondement et de couronner l'œuvre ainsi fondée, est un rayon de l'énergie divine. Si l'homme n'a pas, comme Dieu, le pouvoir de créer, il possède du moins le pouvoir de fonder, et cette force fondatrice est la plus haute révélation de la puissance humaine, comme la force créatrice est la manifestation la plus authentique de la puissance divine. C'est pourquoi la première question que l'on doit faire sur la puissance sociale d'un homme est celle-ci : Qu'a-t-il fondé? Comme aussi ce qu'il peut y avoir de plus glorieux pour lui, c'est d'apparaître aux yeux de la postérité avec le nom et le caractère d'un fondateur.

Cela étant, qu'est-ce que l'homme a pu fonder ici-bas? Ce que l'homme a pu fonder, je vais le dire en peu de mots :

Un jeune officier prend ses quartiers d'hiver dans une petite ville d'Allemagne. Pour occuper ses loisirs, il se met à passer en revue toutes les idées que la nature et l'éducation ont pu déposer dans son esprit; et, après avoir examiné en détail, du sommet

à la base, l'édifice de ses connaissances, il arrive à penser qu'après tout il se pourrait bien qu'un tel édifice reposât sur un fondement ruineux, et qu'ainsi ébranlé par une main audacieuse, cet édifice finit par s'écrouler sur lui-même. Quand cet homme se fut répété cela durant ces soirées d'hiver que prolonge le ciel de la Germanie, il mit la main à l'œuvre. Il osa répudier l'héritage de la tradition, et, s'armant de son orgueil comme de son génie, il s'isola du passé et du présent pour se renfermer dans sa pensée, comme dans la citadelle inexpugnable de la vérité. Puis, sortant de là il s'écria, comme Archimède dans les rues de Syracuse : J'ai trouvé ce que je cherchais, j'ai trouvé un fondement. Mais il ne suffisait pas de fouiller dans les ruines de l'intelligence pour y trouver un fondement; il fallait reconstruire. Alors cet homme, peuplant le vide qu'il avait pratiqué autour de lui, prétendit refaire à neuf l'édifice de nos connaissances : il refit Dieu par l'idée de l'infini, il refit l'âme par l'idée du moi, il refit la terre avec des tourbillons. Voilà du moins ce qu'il crut avoir fait; et quand il eut achevé son œuvre, il la présenta au monde pour être jugée devant

ce tribunal de la postérité, qui décerne la louange aux grandes œuvres et qui condamne le reste à l'oubli. Eh bien, qu'advint-il de la sienne? Admise par les uns et repoussée par les autres, elle est venue jusqu'à nous couverte de gloire et de malédictions. Quoi qu'il en soit, et il n'entre pas dans mon sujet de discuter la théorie cartésienne, Descartes a été grand parce qu'il a été fondateur. Il a su faire ce qu'avaient fait avant lui Pythagore et Socrate, Aristote et Platon, il a su fonder. Une école, c'est une société d'intelligences qui s'inclinent sous la direction d'un esprit : donc, pour fonder une école, il faut une certaine puissance sociale, et voilà le premier rayonnement de la force que nous cherchons à mesurer.

Voici le second : un pâtre recueille deux enfants abandonnés sur les bords d'un fleuve. Ils grandissent sous ses yeux, et, parvenus à cet âge où l'homme prouve ce qu'il est et ce qu'il peut, ils se persuadent qu'un sang royal coule dans leurs veines. Sous l'empire de cette idée, les deux gardeurs de troupeaux trouvent l'enceinte paternelle trop étroite pour leur cœur, et la houlette du berger trop faible pour leurs mains. L'un d'eux

gravit une colline, et, en regardant autour de lui, par un de ces pressentiments dont les hommes ne se rendent pas compte, il lui semble que ce lieu est destiné à de grandes choses. Alors, promenant le soc d'une charue autour de cette colline, il creuse un large sillon pour y jeter un fondement, et comme pour témoigner que son œuvre croitra dans le sang, il ensanglante ce sillon par le meurtre de son frère. Puis le fratricide du Palatin, plongeant du regard à travers les sept collines qui l'entourent, montre à ses hommes d'armes les campagnes de l'Italie, et, derrière l'Italie, une proie plus vaste encore. Enfin, pour couronner l'édifice, il fait des lois, des légions, des comices, et après avoir achevé ce que je viens de dire, il s'ensevelit dans son œuvre, d'où il sort transfiguré par le fanatisme de ses compagnons. Voilà ce qu'a produit cet homme, et vous savez ce que devint son ouvrage. Sorti des langes d'un étroit berceau, le géant a étendu ses bras sur le monde. Eh bien! si Romulus a fondé le plus grand empire de la terre, s'il a fait ce qu'avaient su faire avant lui, avec un succès moins durable, Alexandre, Sésostris et Cyrus, c'est qu'il a possédé comme

eux une puissance sociale. Car qu'est-ce qu'un empire? Une société politique enchaînée au nom et au souvenir d'un homme qui lui imprime son caractère et sa physionomie. C'est là le deuxième rayonnement de la force que nous étudions : après la fondation d'une société intellectuelle ou d'une école, il n'y a rien de plus grand sur la terre que la fondation d'une société politique ou d'un empire.

Je me trompe, Messieurs, il y a quelque chose de plus grand encore. Un homme se lève du milieu de sa tribu, et lorsqu'il regarde devant lui, il voit trois cents idoles dans le temple de ses pères. Alors s'inspirant de Moïse et d'Abraham, le descendant d'Ismaël foudroie de ses anathèmes les idoles de la Kaaba et, après avoir retrempé son énergie dans la solitude, il sort d'une caverne tenant d'une main un sabre et de l'autre des rêveries. Il joint à ces rêveries quelques feuillets de la Bible, quelques lambeaux de l'Évangile et, avec ces grands souvenirs, il fascine les peuplades de l'Orient, en soufflant dans leurs poitrines le feu de la conquête : enflammé d'une ardeur guerrière, l'Arabe s'élançe sur les pas du prophète vers

une terre qui séduit son ambition et vers un ciel promis à sa bravoure. Vous, chrétiens, enfants d'un autre père, soldats de la vraie foi, vous avez rencontré les descendants de cet homme à Poitiers, à Lépante, à Nicopolis; vos drapeaux ont flotté en face de leur étendard, vos lances se sont croisées avec leurs cimenterres : grâce à Dieu, vos ancêtres ont fait reculer le croissant du prophète devant la croix de Jésus-Christ; mais, à l'énergie de leurs efforts, ils ont pu mesurer la grandeur du péril, et juger de la puissance sociale de Mahomet par la durée de son œuvre. Car cet homme étrange avait eu le pouvoir de fonder plus qu'une école, plus qu'un empire, puisqu'un fondateur d'école ne demande que l'esprit, et qu'un fondateur d'empire s'arrête au corps : Mahomet osa demander les âmes. Je le sais, pour les obtenir il employa les moyens que je vais signaler, mais enfin il osa les demander et il sut les obtenir. Or, qu'est-ce qu'une société d'âmes? C'est une société religieuse, et si je ne craignais de me servir d'un mot impropre, d'un mot qui ne convient, à vrai dire, qu'à une seule société, je dirais une église. Donc Mahomet a fondé

une société religieuse, ou, pour faire usage du seul mot que la langue autorise, il a fondé une secte. C'est le troisième rayonnement de la puissance sociale de l'homme : au-dessus d'une société intellectuelle ou d'une école, au-dessus d'une société politique ou d'un empire, il n'y a, pour épuiser la mesure des forces humaines, que la fondation d'une société religieuse ou d'une secte.

Peut-être, Messieurs, avez-vous hâte d'arriver à Jésus-Christ, pour juger si sa puissance sociale a été réellement une énergie divine; et moi-même, si je n'écoutais que l'impatience de mon cœur, je m'empresserais d'établir la divine supériorité de l'œuvre de Jésus-Christ sur celles que les hommes ont pu fonder; mais l'ordre des idées exige qu'après avoir constaté les résultats possibles de l'activité humaine, nous examinions les moyens qui lui sont nécessaires. Donc, après avoir résolu la première question que l'on doit faire sur la puissance sociale de l'homme : Qu'a-t-il fondé? je passe à la deuxième : De quels moyens a-t-il besoin de se servir pour assurer le succès de ses œuvres?

Ce qu'il y a de fatal pour la puissance de l'homme, c'est que, pour faire de grandes œuvres, il lui faille de grands moyens et des moyens humains. Car, tandis que Dieu tire du néant ce qu'il lui plaît, l'homme ne fait rien de rien : c'est l'abîme qui sépare notre pouvoir de la puissance divine. Regardez à l'origine de toute œuvre humaine : vous y verrez une main d'homme, dans cette main un levier qui est également de l'homme, et au-dessous de l'une et de l'autre un point d'appui, qui est la terre. Toute œuvre humaine se fait de la sorte. Et, en effet, pour commencer par la première œuvre sociale, qu'est-ce qui fonde une école? Ce qui fonde une école, ce qui la fait germer et fleurir, vivre et durer, c'est la science. Lorsqu'un homme se sent assez de capacité pour grouper autour de lui les intelligences, à qui va-t-il s'adresser? qu'est-ce qu'il appelle à son secours? Il cherche sa force dans le savoir et dans l'érudition : il discute, il prouve, il observe, il déduit; il fait parler tour à tour les chiffres, les faits, les idées. Pythagore s'appuie sur la science des nombres, Aristote sur la science des faits, Platon sur la science des idées. Voilà leur fondement. Et

encore cela ne suffit pas. Ils empruntent aux ressources du langage la symétrie des formes, l'harmonie des sons, le coloris des images, l'artifice de la diction. Ce n'est pas tout : non contents de paraître aux yeux des hommes, l'auréole de la science au front, ils s'entourent d'esprits d'élite, ils forment des disciples, qui, ajoutant à la science du maître l'autorité de leur propre savoir, répandent ses idées, propagent sa doctrine; et ainsi toute société intellectuelle se fonde et s'affermi par la science, sinon elle disparaît avec son fondateur, comme un frêle édifice qui, après avoir lutté quelque temps contre les vents du ciel, fléchit peu à peu sous leur souffle et n'offre bientôt plus à l'œil du passant que des débris sans force et sans nom.

Ainsi, Messieurs, les écoles humaines se fondent par la science : l'homme ne dispose d'aucun autre moyen pour subjuguier les esprits. Mais, si c'est la science qui fonde les sociétés intellectuelles, ce qui fonde les empires, c'est la force, la force appuyée sur le droit ou se passant de lui. Remontez le cours des âges, suivez l'humanité à travers l'Occident, Rome, la Grèce et l'Orient, creu-

sez sous la tombe de ces empires qui se sont écroulés en un jour de deuil ou de honte, qu'y trouverez-vous? Une épée, car il a été dit : « Quiconque se sert du glaive, périra par le glaive. » Or, ce qui détruit les empires est aussi ce qui les fonde. La force apparaît à l'origine des souverainetés humaines, comme ces géants que la fable plaçait au berceau des sociétés antiques. Sans la force, quel empire a jamais vu le grand jour de l'histoire? Sans l'épée de Cyrus, qu'était-ce que les Perses? Un petit peuple, auquel nous aurions fait beaucoup d'honneur en nous occupant de lui. Sans l'épée de Romulus, qu'eût été le mont Palatin? Une colline misérable, qui n'aurait eu pour tout souvenir que le toit de chaume du roi Évandre. Et, nous-mêmes, sans la framée de Clovis et de ses compagnons, nous serions restés longtemps peut-être une petite tribu, chassant devant elle ses troupeaux le long du Rhin ou du Weser. Donc, c'est la force qui fonde les empires. Je ne dis point cela pour exalter la puissance humaine; au contraire, j'y vois une marque de faiblesse, puisque sans de tels moyens les hommes ont si peu de pouvoir. Je constate un fait et ce fait est

bien naturel. Pour fonder un empire, il faut un territoire; pour conquérir un territoire, il faut attenter à une nationalité, ou s'attaquer à un peuple : il s'ensuit, de là, qu'un fondateur d'empire est un homme qui met la main à la garde de son épée, pour se faire une place dans le monde et se frayer un chemin à travers les territoires, les nationalités et les peuples; sinon, son œuvre se dissipera comme la neige qui fond au soleil d'hiver. Les hommes riront de sa faiblesse et la postérité aura peine à trouver le lieu qui fut le théâtre de son orgueil et le témoin de sa chute.

Après les écoles fondées par la science et les empires fondés par la force, viennent les églises humaines ou les sectes; or, je trouve que leurs fondateurs appellent à leur secours un troisième mobile également humain les passions. Et, en effet, en dehors du christianisme, qu'était-ce que les sociétés religieuses? La déification de l'homme ou de l'orgueil, la déification de la matière ou de la volupté. Je suppose qu'au lieu de diviniser la volupté et l'orgueil, le vieil Homère eût osé dire : « Celui qui ne renonce pas à lui-même, qui ne prend pas sa croix pour me

suivre, n'est pas digne de moi », la Grèce l'eût traité de visionnaire et de fou. Ce qui a fait accrédi-ter ses fables, c'est qu'elles trouvaient un écho facile dans le cœur humain, dont elles flattaient les penchants, dont elles caressaient les vices et les passions. Il est facile de dire aux hommes : Suivez la pente qui conduit au mal et, quand vous serez arrivés au bout, reposez-vous dans l'inaction et dans le plaisir; il n'y a qu'à laisser faire, cela va de soi. Avec de telles paroles et un peu de génie, vous pourrez faire une secte; elle durera peu ou beaucoup, mais enfin vous la ferez. Autre chose est de dire aux hommes : Remontez le courant des passions, et quand vous rencontrerez la digue du mal, essayez de la rompre; si elle vous résiste, luttez, luttez encore, luttez toujours. En dehors du Christ, parmi les fondateurs des sociétés religieuses, qui a osé tenir ce langage? L'ambition exaltée. le droit sacrifié à la force, le mensonge et l'adultère justifiés par l'exemple des dieux, l'esclavage consacré au nom de la religion, voilà ce qui a fait accepter par les sociétés païennes le culte oriental, le culte hellénique, le culte romain. Et lorsqu'à sept siècles du Christ, Mahomet voulut fonder

une religion, il alla fouiller dans les bas-fonds du paganisme pour y ramasser le divorce, la polygamie, et, après avoir séduit les peuples par l'appât des plaisirs, il comprit qu'il n'aurait pas assez d'influence sur eux, s'il ne peuplait également son paradis de vices immortels. Voilà ce que font les hommes, quand l'enfer les pousse à fonder une secte. Et que voulez-vous qu'ils fassent? S'ils n'appelaient les passions au secours de leur œuvre, le premier venu leur répondrait : Tais-toi, je m'appartiens, ne te mêle pas de ma conduite, je sers Dieu à ma façon. C'est pourquoi les sectes se fondent par les passions, comme les empires se fondent par la force et les écoles par la science : c'est le triple ressort que l'homme met en jeu pour assurer son succès; sans ces trois moyens, les hommes ne fondent rien, où plutôt, en dehors de ces ressources humaines, il n'y a qu'un fondateur, parce qu'il n'y a qu'un créateur, c'est Dieu.

Cela posé, si Jésus-Christ est Dieu, si sa puissance sociale est une puissance divine, qu'est-ce qu'il a fondé, et comment a-t-il fondé? Telle est la double question qui nous reste à résoudre dans notre prochaine con-

férence. D'ici là, Messieurs, retenez les choses que je viens de dire, étudiez-les, méditez-les.
